

Mediapart

Avignon : Tiago Rodrigues nous souffle « Sopro », une merveille cristalline

9 JUIL. 2017 PAR [JEAN-PIERRE THIBAUDAT](#) BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Après le délice d'« Antoine et Cléopâtre » il y a deux ans, le metteur en scène portugais Tiago Rodrigues, directeur du Théâtre national de Lisbonne, revient au festival avec « Sopro », « souffle » en français, spectacle tout aussi intense et hyper sensible.

Quelle intelligence de la scène et de la construction dramatique ! Quelle sensibilité qui ne tombe jamais dans la putassière sensiblerie ! Quel amour des acteurs ! Quel amour des spectateurs ! Au rebours d'un théâtre larmoyant, par des voies aussi simples que magnifiques, Tiago Rodrigues nous fait pleurer avec Sopro, en français : Souffle.

Une femme en noir qui ne dit rien

Quand le public prend place dans le Cloître des Carmes, une femme en noir sans âge bien déterminé (ni encore jeune, ni très vieille) est déjà là sur la scène, marchant sur un plancher où, dans les interstices, poussent des herbes hautes. Mais le plancher n'est pas pourri et les herbes sont bien agencées. L'ensemble nullement réaliste est plutôt un espace mental, un terrain de jeu. Sur un côté, toute rouge, a été disposée ce que les Portugais nomment « chaise-longue » et que l'on appelle méridienne.

La femme tient en main un cahier à couverture noire, en accord avec ses vêtements. A la voir arpenter le plateau, on pressent qu'elle n'est pas une actrice de métier. Elle n'en a pas l'aisance ou la nervosité, ou la netteté du pas. Son regard est concentré ; une femme qui veille. Sur quoi ? Sur les acteurs. Quand ils apparaissent un à un, elle les suit de près, sa brochure en main, ouverte. C'est une souffleuse. Habituellement, la personne qui souffle un texte (cela arrive encore, surtout pour des reprises de rôle ou pour des acteurs à la mémoire défaillante) reste en coulisses, dissimulée derrière un rideau. Cette fois, elle est là, sur scène, à la vue de tous les spectateurs, elle ne dit rien. D'un geste, elle indique aux acteurs où se mettre et parler. Une première jeune femme entre en scène. Une actrice. Elle (son personnage si l'on veut) va nous raconter que sa tante travaillait à la billetterie du Théâtre national de Lisbonne. La nièce âgée de huit ans dit vouloir aller au théâtre car elle dit aimer le théâtre. Un jour, pour lui faire plaisir, sa tante l'emmène au Théâtre national et va demander la permission à la directrice. Cette dernière interroge l'enfant. Dialogue : « As-tu déjà été au théâtre ? Non. Alors comment peux-tu dire que tu aimes le théâtre ? Parce que j'aime tout ce que je ne connais pas » (je cite de mémoire, ne prenant jamais de note pendant les spectacles et n'ayant pas eu accès au texte des sous-titres). La directrice s'éloigne mais la tante comprend que c'est gagné.

L'enfant voit son premier spectacle de théâtre debout sur la pointe des pieds, dans le trou du souffleur, les mains posées sur le plancher du plateau. Cette scène de Souffle est à demi racontée, à demi « jouée » par d'autres acteurs qui entre-temps sont apparus, jouant la directrice du théâtre, etc. Si j'ai mis des guillemets à « jouée », c'est que les acteurs de Tiago Rodrigues jouent sans jouer, effleurant leur rôle, réservant effet et emphase à l'heure de se remémorer un acteur cabotin.

Le souffle du souffleur

Tiago Rodrigues a connu Cristina Vidal (la dame en noir) lorsqu'il a été invité au Théâtre

national de Lisbonne en 2010. Elle lui a parlé de sa vie de souffleur, un métier devenu paradoxal : il porte toute la mémoire du théâtre et en même temps il est en voie de disparition. Ce fut le point de départ. Un premier projet n'a pu se faire faute d'argent, mais maintenant que Tiago Rodrigues est devenu le directeur du Théâtre national de Lisbonne, il s'est souvenu de ce projet et de Cristina. Avec la délicatesse qui le caractérise, il n'a pas voulu raconter la vie de Cristina, mais parler de son métier à travers diverses possibilités de souffleurs et de l'inscrire dans l'histoire (vraie ou arrangée) du Théâtre national (la maladie puis la mort de la directrice), tout cela agencé par un metteur en scène (l'un des acteurs) qui réfléchit à haute voix à un monde où le trou du souffleur a disparu. Partant, le souffle du souffleur devient une métaphore sans fin.

Comme André Gide écrivant *Paludes* (roman où un personnage dit à un autre qu'il écrit *Paludes*), dans *Souffle*, Tiago Rodrigues ne déteste pas la mise en abyme. Via un acteur tenant le rôle du metteur en scène de ce qui deviendra *Souffle*, il nous offre des tours et atours ironiques, allant jusqu'à se moquer de lui-même, par exemple en proposant plusieurs fins au spectacle (dont celle à la fois à la mode et éculée d'achever un spectacle par un chant collectif). C'est un des points forts de tous ses spectacles, qui énoncent leur mode de production en se faisant, créant une connivence de tous les instants.

Un des souffleurs explique ne voir les acteurs que de dos ou de côté. Ce détail a plu à Tiago Rodrigues (il le met en scène dans *Souffle*). C'est aussi une juste métaphore de la façon dont Rodrigues aborde le théâtre par la petite porte, par l'arrière, par le côté. Des vieux théâtres, il n'aime pas moins les ors et les lustres ternis que la poussière amassée dans les coins, il aime les acteurs mais tout autant le personnel des coulisses et ceux qui, sans la moindre notoriété médiatique, œuvrent pour le théâtre, tel ce menuisier du Théâtre national de Lisbonne évoqué plusieurs fois dans le spectacle.

« Même dans les ruines »

On va de petits bouleversements en petits bouleversements dans les méandres de cette histoire qui, du travail de plateau, va à la table de l'écrivain (Tiago Rodrigues est autant auteur que metteur en scène, chacun épaulant l'autre), chemine dans la mémoire du théâtre et autant dans ses pertes de mémoire, dans les trous des acteurs, dans ce livre où le souffleur consigne tous les trous des pièces qu'il a soufflées. Au fil des méandres, le théâtre traverse des scènes d'auteurs flambeaux comme Shakespeare, Tchekhov, Racine. C'est avec ce dernier que s'achève *Souffle*. Je n'en dirai rien, sauf ceci : quand les spectateurs ont été plongés dans le noir signifiant la fin du spectacle, j'avais, une fois de plus les larmes aux yeux. Et je n'étais pas le seul.

Comment fait le metteur en scène portugais pour nous mettre dans un état de fébrilité tel que les larmes y côtoient le sourire du ravissement ? De *By Heart* à *Bovary* en passant par *Antoine et Cléopâtre* (venu au Festival d'Avignon en 2015), Tiago Rodrigues multiplie les approches, les angles, les formes et c'est encore le cas avec *Sopro*, *Souffle* en français. Cela passe par un rapport aux spectateurs considérés comme des partenaires, des confidents, des membres de la communauté théâtrale à laquelle appartiennent tous les spectateurs potentiels. Cela passe par une confiance absolue dans la force du théâtre, dans sa pérennité, sa résistance infinie. « Fermer tous les théâtres ne fermera pas le théâtre », explique Tiago Rodrigues dans le programme. Il fonctionnera « même dans les ruines ». Et il l'a prouvé.

Je me souviens qu'un après-midi à Kaboul, dans le Théâtre national en ruines suite aux bombardements, sur ce qui restait de scène, les acteurs jouaient, peu importe quoi. Un gradé

en treillis s'est approché entourés de ses hommes en armes. Une demi-heure plus tard, tous avaient posé leurs armes et, se serrant les uns contre les autres, suivaient l'action les yeux grands ouverts. L'idée du théâtre en ruines, les acteurs la trouvaient trop chargée de symboles, Tiago y a renoncé mais cela aussi est peut-être imaginaire, inventé, rien de tel que le théâtre pour toucher le vrai avec du faux. Elle est seule au début, elle se retrouve seule à la fin. Elle, la dame en noir, l'amie de l'ombre et des coulisses, la souffleuse, l'invisible, sortant de son trou d'antan, accompagnée vers la lumière par un Tiago Rodrigues qui pianote son spectacle du bout des doigts.

Cloître des Célestins jusqu'au 16 juillet (sf le 11). Puis tournée en France la saison prochaine : Parvis Scène nationale de Tarbes le 13 mars 18, festival Terres de paroles en avril 18, Théâtre national de Toulouse avec le Théâtre Garonne du 19 au 22 juin. Le spectacle viendra à Paris et à Marseille la saison suivante. La pièce n'est pas (encore) éditée.

« Sopro » : un souffle de grâce passe sur Avignon

Le Portuguais Tiago Rodrigues signe un spectacle rayonnant de beauté et d'intelligence sur le destin d'une souffleuse de théâtre.

LE MONDE | 08.07.2017 à 11h31 |

En savoir plus sur http://www.lemonde.fr/festival-d-avignon/article/2017/07/08/sopro-un-souffle-de-grace-passe-sur-avignon_5157844_4406278.html#5izg2FMtlh5txZHq.99

Un souffle de grâce est passé dans la nuit chaude, immobile, d'Avignon, vendredi 7 juillet, deuxième soir du festival, avec la première de *Sopro*, de Tiago Rodrigues. Dans ce théâtre ouvert à tous les vents qu'est le Cloître des Carmes, le jeune auteur et metteur en scène portugais signe un spectacle rayonnant de beauté et d'intelligence, qui fait respirer le théâtre par tous les pores de sa peau – cette vieille peau qui, depuis deux bons millénaires au moins, ne cesse de se régénérer.

C'est d'autant plus beau que cette bouffée d'air inspirante, Tiago Rodrigues la libère en faisant sortir de sa trappe un métier en voie de disparition : celui du souffleur, ce monsieur ou cette dame qui étaient chargé(e)s de « souffler » leur réplique aux acteurs aspirés par le trou de mémoire. Aujourd'hui, il n'y a plus de souffleurs dans les théâtres. Comme beaucoup d'autres métiers dits « petits », dans tous les secteurs de la société, celui-ci est passé à la trappe. Les trous de mémoire n'ont pas disparu pour autant, mais les acteurs se font aider par un régisseur, qui communique avec eux par une oreillette.

Déconstruction douce

Au Teatro Nacional de Lisbonne, quand Tiago Rodrigues en a pris la direction, fin 2014, les souffleurs existaient toujours. Et c'est l'une d'elle – souffleuse, donc –, Cristina Vidal, qui est au cœur de ce spectacle. Elle est là, en chair et en os sur le plateau, une femme sortie de son trou à émettre des mots pour les autres, dans sa présence bien réelle. Mais *Sopro* n'est ni une biographie de Cristina Vidal, ni un spectacle documentaire ou sociologique. A partir de ce point qu'est Cristina, il se développe en cercles concentriques impalpables comme des ronds de fumée dans une nuit d'été, mais qui finissent par en dire long sur les relations entre le théâtre et la vie, la mémoire et l'oubli, le vide et le plein.

Tiago Rodrigues a commencé sa vie théâtrale avec les Belges du tg STAN, qui ont dynamité la convention théâtrale – arrêter de prendre le spectateur pour un idiot, en gros, qui va gober ce qu'on lui raconte sans y mettre lui-même du jeu, à tous les sens du terme. Mais Tiago Rodrigues a la déconstruction douce, et c'est ce qui fait son charme, d'autant plus irrésistible ici qu'il maîtrise de mieux en mieux ses moyens d'expression.

Et c'est charmé(e), au sens le plus fort du terme, qu'on le suit dans cette promenade qui tricote on ne sait comment réel et fiction, passé et présent – évidemment, on serait tenté(e) d'évoquer Pessoa, mais pour un artiste portugais, c'est embêtant, c'est devenu une banalité. Réel ou fiction, les souvenirs de Cristina, toutes ces pièces qui ont été jouées au théâtre où elle a été engagée, toute jeune, en 1977 ? Qu'importe. Les scènes des *Trois sœurs*, de Tchekhov, de *Bérénice*, de Racine, ou d'*Antigone* – tiens, tiens, elle est aussi dans la Cour d'honneur, à Avignon... – sont en elles-mêmes magnifiques.

Transparence pirandellienne

Dans l'étrange décor d'un théâtre en ruines du futur, avec ses grands rideaux clairs, son ciel à l'air libre – oui mais c'est celui d'Avignon, il est chargé d'âme – et ses herbes qui poussent entre les lattes de bois du plateau, Tiago Rodrigues fait jouer tout ça, le théâtre et la vie, avec

une transparence pirandellienne. Cela remonte à loin cette histoire de souffle vital, de mots qui animent un corps (même dissocié), d'incarnation multiple – l'idée, autrement dit, qu'on peut se faire souffler dans l'oreille les mots d'un autre pour devenir soi. Mais c'est un peu oublié, voire dénigré, aujourd'hui.

Tiago Rodrigues ne donne pas de leçon, même si ce spectacle peut être vu comme une leçon de théâtre. Il fait du théâtre : émouvant, humain, archaïque, moderniste, sensible, sensuel et excitant pour l'esprit, qui par les temps qui courent n'a pas toujours une nourriture bien solide à se mettre sous la dent.

Et il le fait avec des acteurs merveilleux qui, pour la plupart, l'ont déjà accompagné lors de ses précédents spectacles, vus à Paris, au Théâtre de la Bastille, ou à Avignon : Isabel Abreu, Beatriz Bras, Sofia Dias, Vitor Roriz, Joao Pedro Vaz. Ces comédiens, accompagnés par Cristina Vidal, la souffleuse, parlent leur langue, le portugais, une des rares aujourd'hui dont la ligne mélodique ne soit pas attaquée par les arêtes dures de l'efficacité, comme on rêverait que toute langue le soit : ils la respirent, la font palpiter d'une infinité de nuances musicales et intimes. Question de souffle, lequel n'a pas besoin d'emboucher les trompettes de la renommée pour être juste.

Sopro (Souffle), de et par Tiago Rodrigues. Avignon, Cloître des Carmes, à 22 heures, jusqu'au 16 juillet. Tél. : 04 90 14 14 14. Durée : 1 h 45. En portugais surtitré.

LIBERATION

«SOPRO», MÉMOIRE AU BORD DU SOUFFLE

Par Guillaume Tion Envoyés spéciaux à Avignon et Ève Beauvallet Envoyés spéciaux à Avignon — 9 juillet 2017 à 19:06

Le Portugais Tiago Rodrigues a extirpé des coulisses l'une des dernières souffleuses d'Europe et en a fait l'héroïne de sa dernière création.

Le plateau de théâtre comme dernier refuge, la mémoire comme résistance, l'art comme dissidence, la création persécutée, la scène comme lieu des spectres... Bon. On peut toujours rouler des yeux devant ce qui ressemble sur le papier à une somme de poncifs, trop souvent embrassés dans un pompierisme abrasif par des poignées de dramaturges en lutte, animés par le «souffle divin du Verbe». Mais, vendredi soir, au Festival d'Avignon, on se rendait pourtant les yeux fermés dans la salle de *Sopro*, spectacle qui comptait bien régénérer ces grands thèmes, en les abordant de biais. Il y avait toutes les raisons de s'enflammer : *Sopro* est la dernière création du Portugais Tiago Rodrigues, un artiste élégant qui d'ordinaire sait faire confiance aux métaphores sans les surligner trois fois au Stabilo, un conteur génial, à l'écriture blanche et romantique, que l'on croyait à l'abri de toute tentation didactique. Il en donnait notamment la preuve dans son mémorable *By Heart* en tirant le fil dystopique de *Fahrenheit 451*, le roman de Ray Bradbury, où nous est conté que dans un futur en cendres, une petite communauté de dissidents résiste à l'oppression en apprenant par cœur les livres que le pouvoir politique en place a entrepris de brûler.

Sopro s'annonçait comme une variation autour du même sujet : nous sommes en 2080 et, partout en Europe, les théâtres sont en ruine. Rien qu'on ait pu voir venir. Juste l'intensification d'un air du temps, qui voit la légitimité des soutiens à la création s'étioler et l'indifférence du public à l'égard du théâtre s'accroître. Dans ce futur proche, les comédiens auraient néanmoins continué à jouer, envers et contre tout, portant avec eux les fantômes des personnages passés et la mémoire de «grands textes» que d'autres estiment ringardisés. Clandestinement, comme des lucioles, en chuchotant. Oui, c'est beau, d'autant que Tiago Rodrigues a l'art de dénicher les métaphores dans des recoins insoupçonnés : au Théâtre national Dona Maria II à Lisbonne, qu'il dirige depuis trois ans, travaille une des dernières souffleuses de théâtre, un métier déjà oublié, une espèce en voie de disparition. Elle s'appelle Cristina Vidal (*lire ci-contre*).

Joncs

On comprend pourquoi Tiago Rodrigues a tant insisté pour la convaincre d'être la figure centrale de sa pièce : le souffleur comme centre névralgique du bâtiment théâtral, gardien de l'histoire d'un édifice, celui qui anime l'acteur en souterrain, lui donne sa respiration, celui aussi qui murmure et chuchote. Le souffleur, donc, comme métonymie du théâtre et comme allégorie de la résistance. Magnifique. Alors d'où vient le problème ? Certainement du fait que tout aurait dû rester en sous-texte, au lieu d'être expliqué sur scène. Un plateau vide, fait de planches récupérées d'une ancienne production entre lesquelles poussent des joncs et des mauvaises herbes, est cerné par une succession de voiles façon rideaux de douche. Le vent souffle depuis les enceintes. En dépit des apparences, nous ne sommes pas sur le parvis de la Bibliothèque nationale de France à Paris un soir de grand vent. Nous sommes dans «*les ruines du Théâtre national*», où se tisse une narration à trois niveaux.

Le premier est celui du récit de vie de Cristina Vidal. Le deuxième expose en acte son travail (le cœur du spectacle). Le troisième revient sur le pari sur lequel repose la création de la pièce

: convaincre une professionnelle de l'ombre de rentrer dans la lumière. C'est là que Tiago Rodrigues se perd, en mettant en scène son personnage de directeur du Théâtre national en train d'exposer à la souffleuse (malin, la double énonciation) les motivations qui le poussent à la choisir comme personnage principal.

Sopro est en revanche passionnant quand il s'occupe de faire du théâtre plutôt que d'accumuler des clins d'œil sur la mise en abyme de ses situations. Placer une souffleuse en face des spectateurs, c'est déjà la voir, impassible, en noir, avec son texte, sa lampe et son chrono, massive en face de ces «léopards» des plateaux qu'elle voit rôder depuis trente-neuf ans. Et c'est donc montrer son rôle par l'exemple. En cela, la pièce s'apprécie comme une formidable fiche métier, où sont dénombrés les différents cas de figure de l'intervention d'un souffleur - quand les acteurs oublient le texte ou le modifient trop - à grand renfort d'anecdotes et de contextualisation drôles et délicates. La petite histoire du Théâtre national de Lisbonne nous promène ainsi dans *les Trois Sœurs*, *l'Avare* ou *Antigone*, textes dont les acteurs rejouent, dans un fondu parfait, les scènes par fragments et selon l'angle de vue de Cristina Vidal.

Soliloque

Le voyage pourrait durer des heures. Surtout quand il nous plonge dans le souvenir de cette scène de répétition où se font face deux comédiens, elle dans le rôle de la mourante d'une maladie pulmonaire, lui jouant le médecin qui la reçoit. On explique à l'acteur que, dans la réalité, le médecin avait sur le visage un sourire triste, celui qu'on destine aux malades. «*Il n'a pas pu sourire*», s'emporte le comédien qui refuse de voir que, si le drame a des règles, la réalité n'en a pas. Cette façon d'introduire la question de la véracité de l'interprétation et de la restitution paraît d'un coup d'autant plus subtile que, au préalable, le spectateur a dû subir le soliloque du directeur du Théâtre national à propos du réel qui empiète sur les rives de la fiction, au risque de faire des salles un rendez-vous de fantômes, etc. Dommage que Tiago Rodrigues n'ait pas renoncé à ces moments de spéculation théorique lourdingue. Ce genre de séquence «à thèse» semble déjà datée pour les spectateurs de 2017. Alors pour ceux de 2080...

SOPRO, L'ÂME DE TIAGO RODRIGUES SOUFFLE SUR LE FESTIVAL D'AVIGNON

8 juillet 2017 Par *Amelie Blaustein Niddam*

Tiago Rodrigues nous offre Sopro, une expérience qui vient révéler l'invisible : la présence d'une souffleuse, celle du Teatro Nacional D. Maria II à Lisbonne qu'il dirige depuis trois ans. Une merveille qui prouve une fois de plus à quel point ce metteur en scène est juste. Sopro semble être fait pour le Cloître des Carmes et permet au festival de s'interroger sur les liens entre le personnage et l'acteur.

Tiago Rodrigues est pour la deuxième fois invité par le Festival d'Avignon. En 2015, c'était pour le sexy *Antoine et Cléopâtre*. Dans un genre très différent, *Sopro* démontre, une nouvelle fois, sa finesse et sa justesse en apparaissant comme la fin d'un triptyque composé de *By Heart* et d'*Occupation Bastille*. *By Heart* cultivait l'idée qu'en cas d'exil, il fallait apprendre un livre par cœur. Et *Occupation Bastille* se passait le 6 juin 2036. Six comédiens, six occupants, six résistants sont encore là, alors que les néons du Théâtre de la Bastille s'effacent peu à peu.

Pourquoi Tiago Rodrigues est-il si fasciné par les traces ? Nous n'avons pas la réponse à cette question qui est au centre de *Sopro*. *Sopro* veut dire souffle en portugais et nous « raconte » l'histoire de Cristina Vidal, la souffleuse de son théâtre. Ce métier est en train de s'éteindre et la mort et la disparition sont deux ennemis que Rodrigues veut abattre. Alors pour le rendre éternel, il a fait une pièce. Elle se situe dans le futur, le théâtre est en ruine, la végétation envahit le vieux parquet défoncé. Cristina Vidal ère, en noir, comme un fantôme massif, un texte à la main. Elle murmure.

Le souffleur c'est celui qu'on ne voit jamais et qui lit « la phrase qui suit celle que l'acteur est en train de dire ». Se montrer vraiment, elle ne voulait pas. Elle n'est pas que le souffle, elle respire comme les comédiens qu'elle double. Alors, l'idée dingue de Tiago Rodrigues est à la fois de lui faire souffler tout le spectacle en passant derrière les comédiens mais aussi de souffler à celles qui jouent son rôle dans une mise en abyme jubilatoire.

On retrouve avec joie la belle troupe de Tiago devant la souffleuse : Isabel Abreu, Beatriz Brás, Sofia Dias, Vitor Roriz et João Pedro Vaz. Alors que veut nous dire celle qui a commencé ce métier dans ce lieu en 1978 ? Et bien, que le souffleur sait tout : la maladie comme le bonheur, et parfois, qu'il sait les textes par cœur au point de devenir spectateur.

Sopro est une fiction qui rassemble plusieurs souvenirs recueillis au sein du Théâtre National. On croise un nombre fou d'histoires ici. Celle des pièces jouées : *Bérénice*, *Antigone*, *L'Avare*..., celles des comédiens, et celles de la souffleuse. Les temps de répétition et les temps de représentation se mêlent sur cet étrange plateau reconstitué à partir de l'ancien plancher du théâtre. Les ouvertures entre les arcs du Cloître des Carmes sont cachées par des rideaux, ce qui donne au lieu à un aspect de ruine parfait.

Sopro est une déclaration d'amour passionnée au Théâtre qui transperce d'émotion tant les regards sont sincères et le jeu, si compliqué, parfaitement mené. Ce ne sont pas ici des personnages en quête d'auteur mais des comédiens qui chutent. La souffleuse est un pansement préventif qui empêche l'accident, mais elle est faillible. Dans un jeu du cirque basique et efficace, on rit aux éclats quand le fameux accident arrive. Quand João Pedro Vaz campe un Harpagon ayant une interprétation plus que libre du texte, le ressort comique de la

bourde éclate.

En offrant son plateau au point de vue de la souffleuse sur son théâtre, il permet de faire jouer l'archive du lieu dont il est le locataire. La pièce insiste sur la précédente directrice, morte d'un cancer. Et même quand il s'agit de camper les vrais protagonistes, les acteurs jouent en se faisant souffler. C'est là que le procédé est fort. Il nous faisait rire, et par un tour de changement de point de vue, il fait monter les larmes jusqu'au bord des yeux, tout comme la souffleuse, enfant, regardait les spectacles cachée dans le trou du souffleur, les mains posées à plat sur le rebord du plateau.

Sopro est un immense coup de cœur, un spectacle parfait de bout en bout, qui sait faire danser la mélancolie avec l'humour, la joie avec le jeu, sur un air fredonné de « [Wild Is The Wind](#) » de [Nina Simone](#)

Tiago Rodrigues fait souffler l'émotion sans effusion, la beauté sans facilité. Le gagnant ici est le théâtre, dans une forme minimale qui sublime cette petite dame tout en noir qui n'avait aucune envie de monter sur scène. Mais qui peut dire non à Tiago ? Personne.

SOUFFLE – TIAGO RODRIGUES – (c) Jose Marques

SOPRO

Tiago Rodrigues

CLOÎTRE DES CARMES

Durée : 1h45 estimée

Du 7 au 16 à 22H00